

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 17

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

goût du vin. » Et comme nous avons lieu de croire qu'il est encore de nombreuses personnes qui s'y laissent prendre, nous nous empressons de reproduire les lignes suivantes publiées par le *Rameau de Sapin* :

« On comprend aisément que les parents d'un individu atteint de l'ignoble vice de l'ivrognerie, désirent posséder un remède prompt et efficace pour rendre sobre le buveur. On s'explique dès lors pourquoi le charlatanisme, qui spéculé et spéculera toujours avec succès sur la bêtise humaine, s'empresse d'offrir au public le remède désiré. Depuis quelques mois, nous voyons paraître assez régulièrement dans nos journaux l'annonce de remèdes contre l'ivrognerie. L'analyse chimique du remède Günther a démontré qu'il consistait en un extrait alcoolique de l'écorce de cascarille et de la racine de coudrier. Mais la plupart de ces soi-disant remèdes ne sont autre chose qu'une solution aqueuse de tartre stibié ou émétique ($3\frac{1}{2}\%$) et d'une matière organique indifférente ($1\frac{1}{2}\%$). La solution mélangée à la boisson favorite et administrée à l'ivrogne à son insu, doit, en provoquant des nausées et des vomissements, faire prendre en dégoût les boissons alcooliques. Le remède qui est vendu, par ex. au prix de fr. 5, peut être préparé dans toutes les pharmacies pour 30 centimes.

Le tartre stibié ne moralise pas le buveur et ne lui inspire pas le respect de soi-même, mais à coup sûr il lui délabre l'estomac, s'il est donné pendant un certain temps, et il peut même provoquer un empoisonnement et la mort du patient.

La femme d'un ivrogne qui serait tentée de faire venir et d'administrer le remède fera l'expérience que son mari se doutera immédiatement du stratagème employé, qu'il deviendra plus violent et rentrera à la maison un peu plus souvent ivre. Nous conseillons aux femmes de s'efforcer à rendre l'intérieur de leur ménage plus confortable et plus agréable que le local du cercle, de la pinte ou du café, dans lesquels les maris croient trouver un délassement. »

Lo sindzo dè Lutry.

On vegnolan dè pè Lavaux
 Qu'avâi pu quittä se n'hotô
 Caminâvè contrè Lozena.
 On vayâi bin, rein qu'à sa mena
 Que n'étâi jamé dè sa viâ
 Saillâi dè pè son cabustrâ.
 Por li, lè dzo et lè demeindzès,
 Lo sailli-frou et lè veneindzès,
 Lo bio, lo poue, l'étâi tot-on ;
 Ye demâorâvè per d'amont,
 Et sè pliésâi mî vai sè grougnès
 Què d'accutâ contâ lè gougnès
 Que diont lè dzeins dè per avau
 Por eimbétâ lè taborniô.
 Viquessâi lé coum'on sauvadzo
 Ein fiaisieint fai à se n'ovradzo,
 Et se y'avâi dâi coumechons,
 L'est sè z'infants que lè fasont.

Por li, râi, pape, républiqua,
 L'étâi tot la méma boutiqua.
 Cognessâi bin son tre, son tsamp,
 Sa vegne, sa tchivra, son banc,
 Mâ ein delé dè sè passés,
 N'avâi vu què dè llien lo lé.
 Assebin, po lo premi iadzo
 Que s'einmodâ por on voïadzo,
 A pou prés à ti lè veingt pas
 Ye fasâi : « T'einlêvâi-te pas !
 » Jamé n'é vu on tôt afféré,
 » Ce bayî porquieit cein est fêrè?... »
 Quand l'est que passâ pè Lutry,
 Ma fâi cein fut onco bin pi.
 On sindzo que fâ la grimace
 Etâi tailli dein la molasse
 Su lo mouret de 'na mâison.
 Po lo coup, noutron compagnon
 S'arrété franc : « Mâ dein lo mondo
 » Qu'est-te don cein?... M'esterconfondo
 » A dévenâ, mâ lâi pu rein ;
 » Ete 'na bête? Ete 'na dzein?... »
 Adon, tandi que ruminâvè
 A quiet cé sindzo resseimbiâvè,
 Ye sè dese : « Dein ti lè cas
 » Po su, ne cein cognâisso pas.
 » Ne crâo pas que cllia poueta tête
 » Sâi à 'na dzein, ni à 'na bête ;
 » Cein n'est pas non plie on einfant ;...
 » Çarâ binsu on allemand. »

Il n'est sans doute pas un de nos abonnés qui n'ait lu *le Conscriit de 1813, Waterloo, le Blocus, Mme Thérèse*, ou quelque autre ouvrage de MM. Erckmann et Chatrian. Nous pensons donc qu'on accueillera avec plaisir quelques détails biographiques sur ces deux écrivains devenus si populaires. La manière dont ils se sont lancés dans la carrière des lettres, les circonstances qui les ont décidés à accoler leurs noms et les luttes qu'ils ont dû soutenir pour se créer une réputation, sont autant de particularités qui ne manquent certes pas d'intérêt.

Erckmann, l'aîné de ce duo, rond et blond, abrite sous des lunettes un regard tantôt pétillant, tantôt perdu dans le songe. Le crâne commence à se priver de cheveux ; le reliquat de cette chevelure se masse derrière l'oreille. La figure rappelle vaguement la structure d'un violon ; et le menton empâté se plisse en petits bourrelets charnus : le nez, gros du bout, domine une bouche fine, affaissée aux extrémités comme celles de tout les penseurs. A la fois très-doux et très-violent, sanguin en diable, voix de tempête, mais parlant avec méthode et circonspection, délicat d'expression, il porte dans les veines un filon de sang bohémien, insouciant, vagabond, mais profondément artiste. Erckmann est musicien des soureils à l'orteil. Mais c'est dans son cœur et dans son cerveau que chante la mélodie, car jamais il n'a mis le pied dans une scène lyrique ; et de cette abstention on ne saurait raisonnablement le blâmer, par ce temps d'aboiements insensés.

Signe particulier : achète tous les matins dix sous de tabac et une pipe neuve.

Trapu, râblé, résolu, calme dans sa force de lion, *Chatrian* offre une certaine ressemblance physiologique avec

Dumas père, au moins par sa chevelure de haute futaie. Il se meut lentement, mais la vigueur perce cette nonchalance; sa voix de baryton riche et corsée, lance le mot d'une façon décisive, c'est le causeur le plus net, le plus ferme et en même temps le plus simple que j'aie rencontré. Une crinière noire, touffue et toute droite, s'élève en arc au-dessus d'un front large et poli. Les yeux happent l'interlocuteur; le nez admirablement modelé repose sur une moustache drue et coupée en brosse. La bouche est forte et les lèvres violemment teintes en rouge. Il y a dans tout Chatrian une franchise, une réflexion, une décision et une virilité qui empoignent. Cet homme est incapable d'une petitesse; il souffle, dans chaque mot, la probité, la dignité et l'honneur.

Ces frères de pensées se tiennent scrupuleusement en dehors de toute coterie littéraire ou autre. Ils fuient, comme peste, le petit esprit parisien, les clans des filles et des bavards. Ils suivent seuls leur route, la main dans la main; l'antichambre des journaux ne les connaît pas; ils ont forcé la sympathie et l'estime générale à s'incliner devant eux.

Comment s'est nouée cette fraternité? Elle date du collège où ils rêvaient à l'unisson; et un vieux professeur qui voyait clair dans l'intelligence de ses élèves les engageait à ne se jamais séparer, prétendant qu'ils se complétaient l'un l'autre. En rhétorique, ils avaient bâti un *Schinderhannes*, un drame à brigands rêveurs et tiradistes, amas de gredins rénovateurs qui bayaient à la lune en démolissant mélancoliquement l'état social. Le *Patriote de la Meurthe* publia cette élucubration. C'était sec et guindé, mais il y avait une promesse dans cette étude.

On se sépare les classes terminées. Erckmann vient à Paris étudier le droit; il quête, sans réussite, un accès dans les journaux et se rabat sur une brochure du *Recrutement de l'armée*, qui n'excite aucun soulèvement. Arrive 1848. Le travail en commun continuait malgré les distances; Chatrian professait je ne sais quoi au collège de Phalsbourg. Alors, en raison des circonstances, les deux amis présentent au théâtre de Strasbourg un drame, *l'Alsace en 1814*. La pièce est jouée avec un succès fou qui lui vaut, dès le lendemain, les honneurs de l'interdiction préfectorale. Ce drame, modifié en roman, devint plus tard *l'Invasion*. En 1850, Chatrian prend son vol et tombe à Paris. Après des courses inénarrables et des stations à tous les journaux, ils ont la chance de faire admettre à « *l'Artiste* » le *Bourquemeistre en bouteille* qui passe sous cette étiquette *Conte d'Erckmann traduit de l'allemand par Chatrian*, avec notice sur Erckmann. De loin en loin, le journal de MM. Houssaye et Gautier insérait un conte. Et manger! dire ce qu'ils usèrent de ce malheureux pavé de Paris, je ne le pourrais. Ils pénétrèrent, armés de leurs manuscrits attristés, jusque dans les officines des feuilles qui donnent des pendules en primes! On peut manquer de pain; mais on ne saurait marcher sans bottes, et les souliers étaient absents! ils risquent une tentative qui leur paraît entachée d'aliénation mentale, mais le besoin était leur excuse; ils portent à la *Revue de Paris*, *l'Illustre docteur Mathéus*, et ils en attendent dix-huit mois la publication. Ce qu'ont duré ces dix-huit mois, on peut se l'imagination.

Cette généreuse idée vint à l'esprit de M. de Villemessant de publier dans le *Figaro* un extrait du *Dr Mathéus, l'Auberge des trois pendus*, signée pour la première fois de la dualité *Erckmann-Chatrian*. Quelques lignes bienveillantes d'avant-propos recommandaient les débutants à la condescendance des abonnés. Sur cet innocent coup de trompette, la critique daigna s'occuper des nouveaux venus; un petit bruit s'agite autour de leur nom. A cette première lueur de réputation, ils touchèrent huit cents francs à la *Revue de Paris*, et vendirent le volume quatre cents francs au libraire Bourdillat. Douze cents francs! c'était la fortune... et des bottes.

Puis, la grave *Revue Contemporaine* accueille une série de contes fantastiques. Enfin *Hugues le loup*, *Daniel Rock* défilent en feuilleton dans le *Constitutionnel*.

Voici la manière de travailler de ces littérateurs qui, du reste, travaillent toujours et partout. Chaque matin, avant que Chatrian ne se rende à son bureau du Chemin de fer de

l'Est, ils se taillent, pendant le cours du déjeuner, la besogne de la journée. Le soir, on se retrouve au dîner, et chacun expose les trouvailles et les idées acquises. On les discute, on les rapproche, on les confronte, on les met en place, on fixe le plan, on arrête les incidents et développements et le roman projeté s'achève. Quand il est terminé, chacun revoit à son tour les épreuves, modifie, commente, ou signale ses observations. Quand les deux piocheurs ont fait cette révision partielle, on procède alors à la grande inspection générale; et après ce dernier épiluchement l'œuvre est livrée à l'impression.

Notre dernier mot, le voici: non-seulement Erckmann et Chatrian sont des romanciers, des écrivains et des penseurs de premier ordre; mieux que cela, ce sont des hommes de cœur.

Ces lignes, publiées dans le *Paris Magazine*, sous la signature de G. Puissant, datent déjà de quelques années.

Un naïf va au café avec un ami. Il donne une pièce de 20 francs au garçon pour acquitter le prix des consommations. Le garçon revient un instant après, et, faisant sonner la pièce sur la table de marbre, il lui dit:

— Monsieur, la pièce est fausse.

— Fausse! s'écrie le consommateur en examinant la pièce.

Puis, tout à coup, avec triomphe, il s'écrie:

— Vous n'avez pas vu le millésime 1835! Si elle était fausse, croyez-vous qu'on l'eût laissée circuler tout ce temps-là?

Un bon homme de Cheseaux entre l'autre jour au magasin Bonnard et demande du drap pour un habit. Le commis lui déroule une pièce de drap du plus beau noir. Le client regarde et palpe, puis dit naïvement: « N'avez-vous rien de plus foncé? »

Une dame alsacienne en séjour à Lausanne se présente au guichet de la poste: « Avez-vous un lettre bour moi? »

— Est-ce poste restante?

— Non c'est gatholique.

Mme Z... disait hier à son gendre, qui est fort malheureux en ménage:

— Mon ami, que vous donnerai-je pour votre fête? Voulez-vous le portrait de votre femme?

— Je le veux bien, répondit le mari, mais à une condition: c'est que, dès que j'aurai le portrait, je vous rendrai l'original!

Djan-Abran. Que ditè-vo, Djan-Luvi, de l'asseim-bliâie fédérala de stu l'hivai et dai lois que l'ont fé?

Djan-Luvi. Por mè, vâi-tou mou pourro ami, crayo que sont coumeint le derbons, mè travaillon, mè de mau ye font.

L. MONNET.